UN DRAME

—PAR—

DEPECHES.

I

Barbey d'Aurevilly disait dans la dernière année de sa vie, et je l'entends encore :

—J'ai une envie. C'est d'utiliser les procédés scientifiques du siècle; et puisque le lecteur français est trop pressé, n'a plus le temps de lire, j'ai l'intention après le "roman par lettres" du siècle dernier, d'écrire un roman par dépêches. Pas de phrases: des télégrammes!

L'imaginatif auteur des "Diaboliques" ne croyait pas si bien dire.

L'émouvante histoire suivante que j'ai recueillie dans un rapport anglais sur la construction du câble transaustralien qui relie, à travers la grande île océanienne, Port-Darwin à Adélaïde, montre que le télégraphe peut, lui même, être un instrument de drame, sans qu'il soit, pour cela, besoin d'une fiction.

La pose du fil télégraphique d'un développement de 1.600 milles 700 lieues environ) venait d'être terminée; quinze stations, ou relais, avaient été établies, le long de la ligne, la distance de l'une à l'autre variant de 90 à 120 milles.

Chaque poste fut occupé par cinq à six hommes: un chef, deux opérateurs, et deux ou trois ouvriers pour parer aux ruptures qui se produiraient.

N'étaient les inquiétudes qu'inspiraient les tribus vivant à l'état sauvage dans les immenses "bushes" de l'Australie centrale, le service de la ligne eût donné, dès le début, toute la satisfaction désirable.

Les "bushes", qui ont souvent une étendue immense, sont un trait caractéristique du pays, tout comme les steppes en Tartarie, les prairies en Amérique, et les déserts en Afrique. Ce sont des broussailles, d'épais taillis qui donnent une impression profonde de solitude et de désolation, avec leurs masses grises ou brunes d'arbres raides, souvent dépourvus d'ombrage et qui, comme une mer, ondulent sur les plaines nues et les collines basses. La monotonie de ces bois où tout est sec, brûlant et silencieux, est rarement rompue par la vue d'un oiseau ou de tout autre être vivant. De loin en loin, un campement de naturels du pays, qui, sans demeures fixes, vont de place en place à la recherche de racines ou d'animaux dont ils feront leur nourriture, anime ce désert, à la grande terreur des blancs qu'ils rencontrent sur leur passage. Remplaçant par la ruse le courage qui leur manque, s'ils peuvent tuer leurs ennemis traitreusement ils le font sans la moindre hésitation.

C'est dans la partie la plus déserte de cette région des "bushes", à 800 milles environ de Port-Darwin et à égale distance d'Adélaïde, que la huitième station de la ligne télégraphique avait été établie. Un Anglais d'Adélaïde, nommé Stapleton, y avait été placé comme chef de poste. Il avait sous ses ordres deux opérateurs et trois ouvriers d'origine anglaise.

A peine installé, et abandonné à lui-même, ce petit personnel eut affaire aux indigènes venant la nuit, par bande de quarante à cinquante, pour piller le magasin de vivres approvisionné avec le soin et l'abondance que les Anglais mettent, dans leurs colonies, à combattre, par une copieuse alimentation et de fortes boissons, les tristesses du spleen.

Quoique bien armé, le poste dut souvent avoir recours, pour mettre en fuite ces sauvages agresseurs, à des décharges de fortes batteries électriques dont il disposait. La supersition aidant, la simple vue de l'étincelle et la secousse du choc qu'ils ressentaient finirent par imposer aux naturels une salutaire terreur de ce qu'ils nomment encore aujourd'hui "the white fellow's devil" (le diable de l'homme blanc). Aussi renonçant à toute attaque ouverte, se décidèrent-ils à user de ruse pour attirer les blancs au dehors du poste où ils tenaient enfermée dans de mystérieuses boîtes remplies de vases contenant une eau rougeâtre, la magique puissance du diable qui les protégeait.

Or donc, un soir, ils mirent le feu, dans le voisinage de la station, à une dizaine des poteaux supportant le fil télégraphique, leur raisonnement, ou plutôt leur instinct de sauvages leur ayant indiqué que rien ne réussirait mieux à faire sortir les blancs tous ensemble, pour les faire tomber ensuite dans un guet-apens préparé d'avance.

Ce qui arriva.

A la vue du feu qui, en brûlant les poteaux, menaçait d'interrompre le service, Stapleton, suivi des deux opérateurs et des trois ouvriers qui se trouvaient à ce moment, réunis, s'élança dehors.

Ses compagnons furent les premières victimes des sauvages qui attendaient leur proie, dissimulés dans le taillis, à deux cents mètres de la station, sur le chemin longeant la ligne télégraphique. Ils tombèrent tous cinq, à la première attaque, frappés mortellement par la "nolla nolla" qui est l'arme ordinaire des naturels. C'est un morceau de bois dur et lourd de cinquante cinq à soixante centimètres de long, pointu des deux bouts.

Quant à Stapleton, quoique très grièvement blessé, il put se traîner en rampant dans un taillis où il resta caché jusqu'après le départ des sauvages, qui, sitôt qu'ils virent les blancs gisant à terre, se hâtèrent d'aller au poste, de piller toutes les denrées du magasin, mais se gardèrent de toucher aux appareils, dans la crainte d'en voir surgir le "white fellow's devil" dont ils avaient appris à redouter la fulgurante étincelle.

II

Jusque-là, ce drame ressemble, sinon dans sa trame, du moins dans son sujet, aux catastrophes dont les brousses—que ce soient celles d'Afrique d'Asie, ou d'Océanie—ont été souvent le sanglant théâtre, et dont tant d'explorateurs et tant de soldats ont été les victimes.

Où il change d'aspect, où le procédé scientifique que Barbey d'Aurevilly voulait mettre en scène intervient et prend en effet le premier rôle, c'est quand Stapleton, réussissant malgré sa blessure mortelle à regagner le poste que le départ des sauvages avait laissé désert, trouva assez de force pour pouvoir se traîner jusque devant le cadran de l'appareil Morse resté intact.

Saisissant de ses doigts crispés le bouton de l'appareil comme naufragé s'agrippe à l'épave qu'une vague a jetée dans sa main, il fit jouer la sonnerie d'appel, à coup pressés, pour ainsi dire haletants, et demanda la communication avec le bureau terminus d'Adelaïde.

Il fut aussitôt répondu à cet appel qui sonnait comme un carillon d'alarme,

—"Tac, tac-tac-tac, tac...." Que voulez-vous?

Alors, en quelques mots brefs, abrégés à moitié tronqués et dont le sens était complété par les télégraphistes d'Adélaïde anxieusement penchés sur le ruban de papier que l'appareil déroulait impassible, Stapleton raconta la tuerie de tout le poste dont il était le chef.

—"Toc-toc, tac-tac-tac.... Je me meurs.... Faites venir de suite ma femme et mes enfants que j'ai laissés à Adélaïde. Courez. Qu'ils se hâtent.... recevoir mes derniers adieux.

—"Tac toc-toc-tac".... Nous allons appeler un médecin.... Lui direz où votre blessure.... lui expliquerez.... Peut être... guérison....

—"Toc tac"....Inutile! Pas de temps à perdre! Ma femme, mes enfants!.... Vite! vite!

Pendant que l'on courait chercher ces êtres chers que Stapleton réclamait devant l'appareil comme devant son lit de mort, le télégraphe d'Adélaïde transmettait à la septième station — distante de 110 milles environ de celle où se trouvait l'agonisant — l'ordre de diriger en toute hâte sur cette dernière tous les secours qu'elle pourrait réunir, tant pour chercher à sauver le seul survivant du massacre que pour enterrer les morts; de minute en minute, de lugubres "tac-tac", les uns agonisant, les autres tristement consolateurs, s'alternaient d'une extrémité à l'autre du fil par lequel un mourant pouvait comme faire entendre les battements de son cœur à ceux qui l'assistaient de loin, séparées par 200 lieues d'un pays sauvage et désert.

III

Enfin, la femme de Stapleton arrive avec ses deux enfants: un fils de dix huit ans et une fille de seize ans. Ils sont venus sanglotants, et, à peine entrés, ils se précipitent, d'un élan de désespérés, vers l'appareil télégraphique. Ils semblent vouloir lui arracher la chère vision de celui de qui il va, machine inerte, leur transmettre les dernières paroles, sans faire entendre ce qu'elles auront d'ému, de tendre, de douloureux.

Mais voici que l'appareil reprend ses monotones "tac-tac". Les sanglots se taisent subitement. Un profond silence se fait. Tous les yeux se portent éperdus sur le ruban de papier dont le déroulement serpentin est signe que la vie n'a pas encore abandonné Stapleton.

Les opérateurs traduisent à la famille, au fur et à mesure qu'ils apparaissent, les mots que l'appareil trace en signes bleus.

— Êtes-vous tous ici? demanda Stapleton.

— Oui, répond le télégraphe, sans pouvoir faire entendre au mourant ce que sa femme et ses enfants avaient de douleur dans l'expression de ce "oui"!

Mais Stapleton le devine. Il voit comme s'il y assistait la la scène de désolation que produit d'une façon aussi fantastique que cruelle l'impalpable et invisible apparition de son être au milieu des siens. Il lui semble entendre les questions éplorées que sa femme et ses enfants supplient les manipulateurs du télégraphe d'Adélaïde de lui transmettre:

—Où es-tu blessé? Perds tu beaucoup de sang? Non, tu ne mourras pas! Nous allons partir nous serons vite auprès de toi, nous te soignerons, nous te guérirons!.... Oh! Dieu! mon Dieu! parle nous!.... Mais non, ne parle pas, ne remue pas; ne perd pas tes forces à télégraphier! Couche-toi! Attends-nous!

Voilà ce que Stapleton perçoit dans les vibrations désordonnées, sans signification claire, sans rythme, sans méthode, presque intraduisibles que lui transmet l'appareil dont les télégraphistes, l'esprit égaré par les lamentations qui s'entrecroisent, ne savent plus guider la parole.

Mais les minutes lui sont précieuses; il sent que les émouvantes scènes qui dérèglent les communications d'Adélaïde ne lui laisseront plus le temps de converser avec sa famille avant que la mort vienne immobiliser sur son appareil sa main que contractent déjà les angoisses de la dernière heure.

Recueillant alors ses dernières forces, il fait jouer la sonnerie d'appel par des battements violents, ininterrompus, qui imposent qu'on laisse la communication libre à ses seules paroles.

—Toc-tac-tac-toc,tac.... Femme, dans quelques instants, je serai mort. Je ne vous verrai plus. C'est la volonté de Dieu!.... Enfants, aimez votre mère; respectez-la, obéissez-lui toujours. Elle a enduré bien des peines, pour arriver à vous élever. Le peu que je laisse est le produit de nos efforts communs. Moi, parti, il est à elle.... toi, mon fils, je t'ai déjà appris à vivre de ton travail.... Toi, ma fille, tu te marieras bientôt, et le bonheur t'accompagnera dans ton ménage.... Je sens que le froid me gagne le cœur!..... Agenouillez-vous, faites avec moi les dernières prières.... J'ai comme un voile devant les yeux!

Sur ces derniers mots, tous les assistants se prosternèrent devant l'appareil, comme s'ils voyaient en lui une sorte d'incarnation de l'âme qui allait s'envoler; puis, gardant un religieux silence que coupaient les sanglots de la femme et des enfants, ils se levèrent.

Debout devant le cadran du télégraphe, ils écoutèrent les "tac-tac" qui, en s'espaçant et en s'affaiblissant chaque fois, semblaient leur renvoyer les derniers râles du mourant.

Puis, plus rien....

Stapleton avait rendu le dernier soupir; il avait expiré la main sur la manette de l'appareil.

X.

SERVICE DU ROI.

Il y a, présentement, en France, toute une catégorie d'abonnés du téléphone qui sont particulièrement à plaindre. Ce sont les compatriotes de M. Combes. Ils payent cher l'honneur d'avoir fourni à la France un président du Conseil. M. Combes a tenu à rester maire de Pons, ce qui est flatteur pour cette localité jadis peu connue, et dont la célébrité rayonne aujourd'hui dans les deux hémisphères. Mais les communications entre le ministère de l'intérieur et l'Hôtel de Ville de Pons, ou simplement entre M. Combes et tel électeur influent, accaparent du matin au soir la ligne téléphonique de Bordeaux-Paris, par Saintes et Niort. Même quand aucun membre de la famille Combes ou de son entourage n'est accroché aux récepteurs, la communication n'en est pas moins monopolisée à leur profit. L'abonné vulgaire, celui qui paye, doit attendre le bon plaisir de la cour. L'administration des postes retient toujours, par précaution, une dizaine de numéros à l'usage éventuel de Son Excellence et des Sous-Excellences qui gravitent autour d'elle. Il est donc impossible aux simples mortels de compter sur quoi que ce soit. Un de nos lecteurs, après avoir patiemment attendu de huit heures un quart du matin à midi, a eu la satisfaction d'apprendre qu'il était inutile d'attendre plus longtemps vu qu'il y avait "trois officiels sur la ligne". Et quand les officiels se mettent sur une ligne, c'est pour un moment. Ces messieurs n'opèrent pas au tarif des trois minutes. Il y a vraiment là un abus. Le "service du roi" passait autrefois avant tout, et c'est même pour avoir un peu leur tour que nos ancêtres ont fait la Révolution. Aujourd'hui, nous n'avons plus de roi, mais nous en avons la monnaie.

(*Journal des Débats.*)

L'homme à la Lanterne.

Il faisait un temps auperbe, ce soir là, une âpre gelée, avec un de ces clairs de lune qui donnent des reflets d'acier à tout ce qu'ils touchent. On sentait que la nuit, la nuit de Noël, serait belle, et n'aurait rien de ces nuits lugubres où la neige couvre la terre comme un linceul. De neige, pas un atome. Au loin, dans la campagne, sur les routes sonores et durcies par le gel, on entendait le trot de quelque cheval et le bruit net des roues de carrioles, s'éteignant tout à coup quand elle passait devant un petit bois ou au fond d'un vallon, pour reprendre plus sec et plus fort l'instant d'après.

Et il y en avait pas mal de carrioles et même de cabriolets et des voitures de maître, dans la campagne, ce soir là. Pas mal de gens à pied aussi, des groupes de gens marchant bon train, tout en devisant gaiement, les femmes emmitouflées de châles et de grandes capelines, les hommes perdus dans d'immenses cache-nez, les enfants si bien couverts qu'on ne voyait que le bout de leurs petites frimousses roses.

Tout ce monde se dirigeait vers le château des Aulnes, et s'en allait à la fête de l'Arbre de Noël.

Le château des Aulnes méritait peu le titre qu'on lui donnait dans le pays. C'était une demeure cossue, située en pleine campagne, à quelque distance du petit village de Saint-Sulpice des Landes. L'habitation carrée et massive avec, au milieu de la façade, un large perron auquel correspondait, tout en haut, un fronton posé en chapeau de gendarme, l'habitation n'avait de féodal qu'un gros colombier qui la flanquait et qui en relevait un peu la banalité. Mais ce qui en faisait la beauté, c'était le parc magnifique qui l'entourait de toutes parts et dont les massifs d'arbres verts, frissonnants sous la brise, prenaient, aux rayons de la lune des aspects fantastiques. En prêtant un peu l'oreille, on pouvait entendre un bruissement régulier, comme d'une étoffe froissée: c'était le balancement rythmé des vagues, car la mer n'était pas loin.

Longtemps désert et ne trouvant pas d'acquéreur le château des Aulnes avait été acheté, il y avait une dizaine d'années, par M. Méréval, un vieux monsieur très riche et très savant, qui s'y était établi avec sa femme et ses domestiques, et en sortait rarement.

Plongé dans de profondes études historiques, M. Méréval passait sa vie dans des pièces encombrées de bouquins, dont les piles montait du sol jusqu'au plafond, et semblait vivre dans les siècles passés et ignorer tout du sien. Bonhomme, d'ailleurs, fort doux, affable avec les gens, mais d'aspect triste et préoccupé. Son dos était voûté comme sous le poids d'un chagrin caché, et son front soucieux gardait la marque d'une douleur muette.

Mme Méréval ne démentait pas les suppositions qu'on faisait à ce sujet. Sous ses cheveux prématurément blanchis, sous son sourire pâle et doux, on sentait les profondeurs d'un désespoir résigné, que nul n'avait le droit de sonder.

Ils étaient venus se fixer en cette solitude, moins, disait-on dans le pays, par amour de la campagne, que pour cacher loin des bruits des villes et des plaisirs, leur mystérieuse peine.

Qu'était ce mystère? On l'ignorait. Ils avaient, disait-on, perdu leurs deux enfants, une fille morte de la poitrine, et un fils tué dans "les Amériques".

Quoi qu'il en soit, ils étaient très aimés dans le pays, dont Mme Méréval était la providence. Les pauvres, les malades, en savaient quelque chose. Surtout ceux des paysans voisins qui avaient des enfants. Mme Méréval adorait les enfants. Avec eux et pour eux son front s'éclaircissait et un fugitif rayon de soleil venait en chasser pour un instant les nuages.

Chaque année, à Noël, il y avait au château une fête destinée à la jeunesse. Tout les petits paysans, tous les enfants des fermiers des environs, voire des propriétaires des alentours, et des quelques citadins avec lesquels les Méréval étaient en relations d'amitié, toute cette marmaille était conviée autour d'un sapin géant installé dans le salon, et dont les branches portaient au lieu de leurs fruits habituels, des joujoux éblouissants et des bougies allumées. Ah! c'était bien beau, et je sais bien des hommes faits qui, à l'heure qu'il est, déclarent encore que dans toute leur vie ils n'ont rien vu qui les ait tant émerveillés!

Cette fois-là, c'était encore plus beau qu'à l'ordinaire. Il n'y avait pas que l'arbre de Noël. On savait qu'auparavant il y aurait la "Comédie!"

En effet, deux ou trois jours avant la Noël, une petite voiture attelée d'un âne s'était arrêtée devant la grille. Cette voiture servait de domicile à un homme et à une femme. La femme, une gentille brune accorte et gracieuse, demanda à parler à Mme la propriétaire. Elle lui expliqua qu'elle et son mari parcouraient le pays donnant des "soirées mondaines" à l'usage des enfants. Ces "soirées" consistaient principalement en un guignol et une lanterne magique. Mme la propriétaire accepta avec empressement cette offre de service qui arrivait si à propos, et depuis deux jours l'homme et la femme, descendus à l'auberge du village repassent leur répertoire et remettent en bon état ceux de leurs acteurs qui ont la tête fêlée.

Voilà le grand soir. Autour de l'arbre de Noël est assis tout un petit peuple aux yeux vifs, babillant à qui mieux mieux, et très intrigué par le théâtre dressé dans le fond du salon, et auquel deux haies de sapins coupés dans l'après-midi servent de coulisses. M. Méréval, descendu pour un jour de son Olympe poudreux, est assis à côté de sa femme et préside, dans son fauteuil, cette assemblée tumultueuse.

Et la fête commence. Les trois coups. Rideau. Au milieu des rires et des exclamations, l'éternel drame se joue. Polichinelle bat sa femme, bat le gendarme, bat le commissaire, mais est à son tour emporté par le diable. Triomphe de la morale.

— Maintenant, annonce la petite femme, on va éteindre les lumières, et mon mari va vous montrer la lanterne magique.

Cris de joie, battements des mains, bonheur immense! Les domestiques soufflent les bougies, emportent les lampes, nuit noire, c'est délicieux!

Soudain un large rond éblouissant apparaît sur la muraille blanche. On y voit défiler Monsieur le Soleil, Madame la Lune et Mademoiselles les Etoiles, leurs filles. Puis la Création du Monde, le Bon Dieu coupant le Chaos en tranches pour en faire l'Univers, puis la Tour de Babel avec tous ses maçons qui n'arrivent pas à s'entendre, puis les murs de Jéricho qu'on démolit à coups de trompettes.

La femme fait le boniment avec tact, avec esprit, elle parle bien, on ne dirait jamais une fille de Bohême.

— La Parabole de l'Enfant Prodigue! annonce-t elle enfin. Celle là, pour finir, c'est mon mari qui va vous l'expliquer!

Est ce une erreur? On dirait qu'une émotion inexplicable fait trembler sa voix.

Mais voici l'homme qui raconte, à mesure que les verres défilent, l'histoire du Fils Prodigue, un peu arrangée à la moderne.

Comme quoi, quittant la maison paternelle, il alla dans les villes, où il étudia peu et dépensa beaucoup.

Comme quoi il perdit au jeu et ailleurs tout ce qu'il possédait et bien davantage encore.

Come quoi, désobéissant aux ordres de ses parents, il se maria contre leur gré à une fille qui n'avait rien, et comme quoi son père le maudit.

Comme quoi il devint sérieux alors, mais trop tard: la malédiction paternelle le suivait partout. Il eut des enfants, ils moururent. Il partit pour l'Amérique. A force de travail, il y amassa une petite aisance. Au retour, il fit naufrage et perdit tout.

Comme quoi il fut tellement réduit à la misère qu'il aurait voulu trouver des cochons à garder. Mais c'est un métier qui n'existe plus.

Comme quoi il eût été le plus misérable des êtres s'il n'avait eu auprès de lui un ange consolateur, un ange divin envoyé du ciel pour lui donner la force et le courage aux jours de défaillance, le soigner aux jours de maladie.

Comme quoi cette fée bienfaisante qui avait été sa conscience, sa force, son relèvement, c'était justement la petite femme à propos de laquelle son père l'avait maudit.

....Depuis les premiers mots, et bien que l'homme déguisât notoirement sa voix, M. Méréval semblait extraordinairement ému. Il s'agitait sur son fauteuil, respirait avec force, il était au supplice. Mme Méréval ne bougeait pas, mais de grosses larmes silencieuses coulaient dans l'obscurité sur ses joues. Elle mit doucement sa main sur celle de son mari....

—Alors continuait l'homme, comme son père avait toujours refusé de le revoir, mais comme il savait que s'il était rigide dans le devoir, il était bon aussi et n'avait plus que lui d'enfant, l'Enfant Prodigue prit un déguisement, grâce auquel il put entrer dans la maison de son vieux père, et lui dire: "Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre vous! Pardonnez moi!"" Alors le père reconnut son fils et....

—Viens dans mes bras, mon enfant, s'écria de toutes ses forces M. Méréval en se levant brusquement!

Et bousculant tout sur son passage, il se précipita vers son fils et l'étreignit longuement sur sa poitrine!

—Moi, disait une demi heure après le petit Jean à la petite Jacqueline, la bouche pleine de gâteau, ce que j'aime le mieux, c'est l'histoire de l'Enfant Prodigue; je n'ai pas très bien compris; mais ça fait bien!

DÉLATEURS.

Dans ce temps-là, un grand peuple venait de perdre sa liberté, mais il l'ignorait encore. Il le sut, à n'en pouvoir douter, le jour où il s'aperçut que les délateurs étaient partout. Il y en avait parmi les soldats et parmi les fonctionnaires; il y en avait parmi les gens d'humble naissance et parmi ceux qui descendaient d'une longue lignée d'ancêtres. On citait un ancien cordonnier, d'aspect difforme, qui s'était lassé de gagner sa vie par des bouffonneries de clown; de pitre il était devenu mouchard. On contait aussi l'aventure de trois sénateurs, qui, pour entendre une conversation, s'étaient coulés entre les poutres d'un plafond: on les avait trouvés, à plat ventre, l'oreille aux fentes du bois, la face violette, toute zébrée par le contact étroit des planches.

Il y avait des délateurs sournois et cauteleux, hypocrites et masqués: il y en avait d'autres gonflés d'arrogance et de cynisme. Les faveurs du maître, les emplois élevés, les honneurs, la fortune étaient le prix des délations de bonne marque. L'espionnage était une carrière; ceux qui n'avaient que du talent s'y poussaient. Chez eux, la ligne droite n'était pas le plus court chemin d'un point à un autre; mais ils savaient, pour arriver vite, la bonne formule.

Leurs victimes ne goûtaient le repos nulle part: ni chez elles, ni hors de chez elles. Il était dangereux de parler et dangereux de se taire. Dangereux d'écrire: les livres de grammaire, où l'on relevait les expressions douteuses et les fautes de langage, exposaient leurs auteurs aux pires destins. Le seul ouvrage qui ne parut pas suspect et reçut un prix de quarante mille francs, était un certain discours entre le champignon, la grive, le bec-figue et l'huître. On n'osait rester éveillé, de peur d'être le témoin de son temps; et on n'osait dormir de peur de rêver tout haut. La mort et le bienfaisant oubli semblaient le meilleur sommeil. Le suicide devint une mode. On s'ouvrait les veines avec délices. On vint arrêter, au milieu d'une partie d'échecs, un joueur que la hache attendait; il se contenta de dire aux témoins: "Vous constatez tous que j'ai un point d'avance."

Le tyran du jour encourageait cet espionnage, qui assurait son règne. Quand un délateur laissait voir trop de maladresse, il sacrifiait le délateur. Dix autres brigaient la succession de celui qui venait d'être désavoué et ils en continuaient le rôle. Un soir, autour d'une table somptueuse, des convives, parfumés d'huiles rares et couronnés de roses, conversaient sans contrainte. Parmi eux, se trouvait un ancien délateur et l'on comptait les méfaits de l'un de ses semblables, "le plus méchant des bipèdes". L'honnête amphitryon demanda: "Que lui arriverait-il, aujourd'hui, s'il n'était pas chez Pluton?" Un de ses hôtes, qui savait parler franc, répondit: "Il dînerait avec nous."

Ce temps exquis était celui de Tibère et de Caligula, de Néron et de Domitien.

Code vieux de trois mille ans.

A propos du Code civil, un de nos confrères rappelle qu'il a un ancêtre dont on pourrait fêter le quatrième millénaire. Voyez au musée du Louvre, salle des antiquités assyriennes.

Ce recueil de lois, c'est une plaque de granit sur laquelle sont gravées 3,614 lignes de caractères assyriens concernant les relations du roi Ammurabi avec ses sujets, et les relations des sujets entre eux.

Elle date du vingt-troisième siècle avant notre ère, et, à cette époque, le créancier avait déjà la faculté de faire saisir les biens de son débiteur, l'acheteur avait le droit d'exiger un reçu de son vendeur; les poids et mesures devaient être conformes aux étalons royaux et les pénalités étaient instituées pour ceux qui ne les employaient pas.

On trouve encore, dans ce code rudimentaire, le prix des denrées, le tarif de divers travaux, le taux des prêts d'argent et les honoraires des médecins, vétérinaires et professeurs y est fixé. On y lit aussi, non sans surprise, que les médecins coupables d'avoir causé la mort de leurs clients étaient passibles de la mutilation des deux mains.

Si notre Code Civil n'avait pas eu la civilité d'abolir cette coutume, que de manchots!

DEPECHES

Télégraphiques

La seconde escadre du Pacifique.

Simonstown, Colonie du Cap, 19 novembre — Le croiseur anglais "Baro" a quitté Simonstown aujourd'hui.

On croit qu'il se rendra dans la baie de Walfisch, sur la côte sud-occidentale de l'Afrique allemande et qu'il a pour but de surveiller l'approche de la seconde escadre russe du Pacifique.

—:o:—

La seconde division de l'escadre de la Baltique

Fakkeberg, Danemark, 19 novembre—Après s'être ravitaillée de charbon, la seconde division de l'escadre de la Baltique a quitté Fakkeberg ce matin, se dirigeant vers le nord.

Une canonnière et un torpilleur de la marine danoise accompagnaient la flotte dans les eaux danoises.

—:o:—

Rébellion.

Rio de Janeiro, 19 novembre—Un bataillon d'infanterie en garnison à Bahia s'est mutiné à l'instigation d'un sous-lieutenant.

Le commandant du bataillon adressa des reproches à ses soldats, il fut tué d'une balle de revolver tirée par le sous-lieutenant.

Les autres troupes de Bahia furent immédiatement appelées et après un combat l'ordre put être rétabli.

Le sous-lieutenant, cause de la révolte, a été mortellement blessé pendant le combat. Il est mort des suites de ses blessures à l'hôpital de Bahia.

—:o:—

O'Donovan Rossa.

Queenstown, Irlande, 19 novembre—Une nombreuse députation accompagnée d'une bande de musique, s'est rendue sur un bâtiment de servitude à la rencontre de O'Donovan Rossa qui est arrivé ici aujourd'hui sur le vapeur Etruria, de New York d'où il était parti le 12 novembre.

M. Rossa a été escorté à terre par la députation et son entrée à Cork dimanche sera l'occasion d'une grande démonstration.

—:o:—

La traversée des Alpes en ballon

New York, 13 novembre—Une dépêche de Genève, Suisse au "Herald" annonce que le capitaine Spelterini, l'aéronaute bien connu, accompagné de deux membres du club d'aérostation allemand de Berlin, a tenté aujourd'hui la traversée des Alpes en ballon.

L'ascension a eu lieu à Zurich.

Le ballon se dirigea au sud-ouest sur les Alpes bernoises et vint atterrir quelques heures plus tard dans le village de Corbatière, canton de Neuchâtel.

Le ballon s'est élevé à une hauteur de deux milles. Le temps était magnifique; le soleil brillait de tout son éclat, mais les aéronautes souffrirent à supporter un froid intense.

De nombreuses vues photographiques ont été prises.

—:o:—

Achat de Navires Argentins.

New York, 19 novembre—Une dépêche de St Pétersbourg au "Herald" annonce que le bruit court en Russie que le gouvernement a acheté 4 navires de guerre à la République Argentine.

Cet achat aurait été fait par l'entremise d'un agent français.

Ces navires seraient prêts à joindre l'escadre du vice-amiral Rojestvensky ce qui lui donnerait alors un grand avantage sur la flotte japonaise.

—:o:—

Maladie du consul allemand New York.

New York, 19 novembre — Carl Bunez, le consul général d'Allemagne à New York est gravement malade.

Il y a 5 semaines le consul subit l'opération de l'appendicite.

Il souffrit ensuite d'une attaque de pneumonie. Il se rétablissait pendant mais il y a trois jours eu une rechute.

Les médecins désespèrent de le sauver.

—:o:—

L'ex-gouverneur Hugh-Thompson.

New York, 19 novembre — Aucun changement n'a été constaté dans l'état de l'ex gouverneur Hugh S Thompsom, de la Caroline du Sud qui est dangereusement malade à sa résidence ici depuis quelques jours.

Ses médecins n'ont aucun espoir de le sauver et disent que la mort n'est qu'une question d'heures.

—:o:—